GAMAL AL-GHITANI

Le phénix qu'il aurait voulu être

Sur la page d'accueil de son site internet(*), on peut lire ces quelques mots, posés là comme une profession de foi, voire en guise de testament :

«Mon souhait irréalisable…

Avoir la chance de vivre une autre vie.

Renaître, mais dans des circonstances différentes…

J'arriverais nanti de toutes ces connaissances que j'aurais acquises durant ma première existence qui touche à sa fin…

Je renaîtrais, tout en sachant que ce feu brûle, que cette eau engloutit celui qui ne sait pas nager, que tel regard signifie l'affection ou l'avertissement, et la haine…

Que de temps ai-je dépensé pour appréhender les choses les plus simples…

Et me voilà encore à balbutier quelques mots puisés dans l'alphabet !»

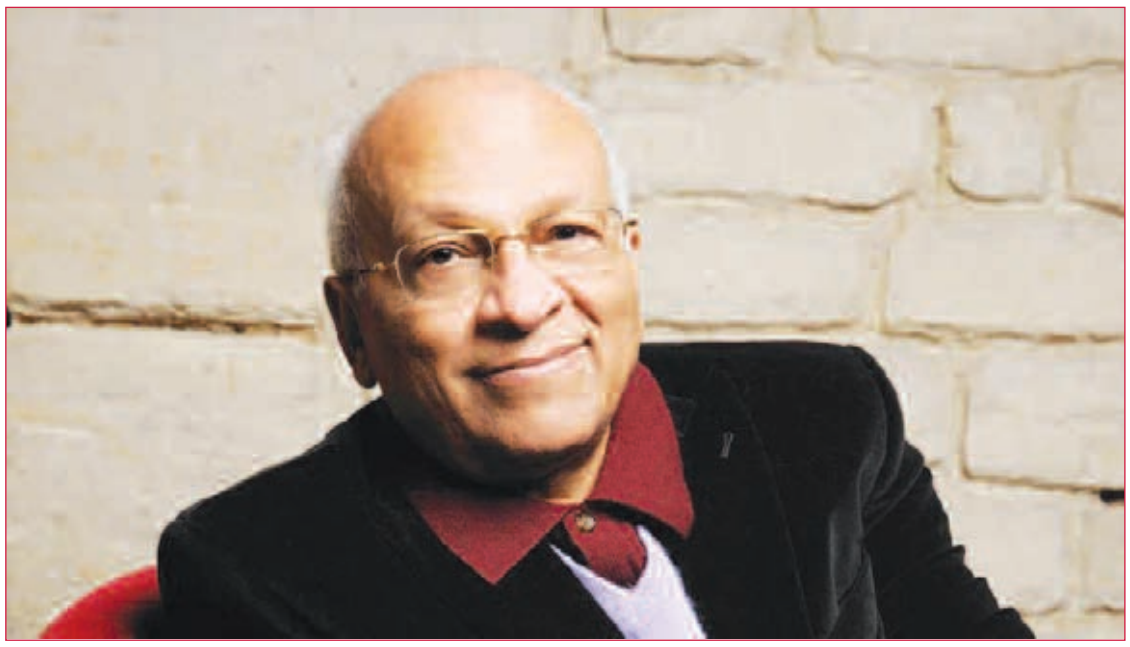

Photo : DR

Le grand écrivain égyptien, Gamal Al-Ghitani est décédé dimanche au Caire, sans avoir eu la chance, comme il l'aurait souhaité, de finir sa toile, tissée fil à fil, depuis près d'un demi-siècle. Quand on passe sans transition du tissage d'artiste, le métier qu'il avait appris, à la littérature, on a besoin, comme il le pressentait, de plus d'une vie terrestre pour écrire, essayer de tout dire. C'est en 1969, sur les conseils de Naguib Mahfouz, qui voyait sans doute en lui son digne successeur, si tant est que l'on puisse parler de succession en littérature, qu'il publie sa première œuvre. Avec *Journal d'un jeune homme d'il y a mille ans*, il écarte les battants qui ouvrent sur le journalisme et entre à la rédaction de l'un des grands quotidiens du Caire *Akhbar Alyoum*. Les choses auraient pu se passer autrement, pour lui, s'il avait vécu dans une société moins solidaire, et la période nassérienne qui reste encore à décrypter l'était, surtout avec quelqu'un comme Gamal Al-Ghitani. Deux ans auparavant, juste avant la défaite de juin 1967, il avait séjourné quelques mois en prison, parce qu'il avait la langue trop bien pendue. C'était ainsi, parce que la Révolution de juillet 1952 qui avait permis à un paysan de Haute-Égypte, comme lui, d'obtenir un diplôme, ne pouvait tolérer que l'on critique ses méthodes. Mais quand la Révolution est détournée de son fleuve et que vient le temps des remises en cause, on s'aperçoit que les choses peuvent empirer, que la libre entreprise ne signifie pas nécessairement liberté. Avec le règne de l'Infitah, ou la liberté de s'enrichir à vil prix, inauguré par le successeur de Nasser, Anouar Sadate, le feu a engendré la cendre, et le journaliste en subit les conséquences. Gamal Al-Ghitani s'oppose à la politique d'ouverture économique et à la normalisation des relations avec Israël, et il est interdit de publication, durant plus de cinq ans. C'est en 1974 que paraît *Zayni Barakat*, le roman qui va porter Gamal Al-Ghitani sur les fonts baptismaux de la littérature universelle.

L'auteur interdit dans son pays est contraint de faire éditer son roman à Damas, à la faveur de la détérioration des relations entre l'Égypte et la Syrie. Le roman consacré à la vie d'un responsable du maintien de l'ordre et de la sécurité de l'Égypte des Mammelouks, le *Grand Censeur*, Barakat Ibn Moussa, dit Zayni, se présente comme un roman historique. A défaut, il aurait pu passer pour un récit des aventures quotidiennes d'un gouverneur du Caire du 15e siècle, et c'est sans doute ce qu'a saisi l'éditeur damascène. En réalité, il s'agissait d'une dénonciation de la violence des pouvoirs autocratiques et des méthodes policières qu'utilisent les tyrannies, pour assurer leur maintien. D'aucuns ont pu voir dans le livre une critique de la période de Nasser, sans trop voir en deça et au-delà mais les lecteurs ne s'y sont pas trompés: «Zayni Barakat», policier et tortionnaire impitoyable, est de toutes les époques et de tous les régimes arabes. Il est aussi une dénonciation de la tartufferie que Gamal Al-Ghitani n'a cessé de combattre, surtout en cette période troublée où la religion est utilisée sans vergogne pour asseoir d'autres tyrannies. Il a ainsi combattu pied à pied les tentatives du mouvement des Frères musulmans d'assurer leur domination sur l'Égypte, tout comme les «Mammelouk» ou les «Ottomans» de son étincelant roman.

A. H.

* http://alghitany.shorouk.com/

Quelques-une des œuvres de Gamal Al-Ghitani, traduites en français :

Zayni Barakat, Seuil, 1985 ; *La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarâni*, Actes-Sud, 1997 ; *Le Livre des Illuminations*, Seuil, 2005 ; *Épître des destinées*, Seuil, 1993 ; *Les Délires de la ville*, Actes-Sud, 1999 ; *L'Appel du couchant*, Seuil, 2000 ; *Pyramides*, Actes-Sud, 2000 ; *Au plus près de Sémaphores*, Seuil, 2014.

Il a refusé l'hystérie, après Omdourman

En novembre 2009, à Omdourman, l'Algérie affronte l'égypte en match de qualification pour la Coupe du monde de 2010. La passion et les dérapages qui avaient accompagné les deux premières rencontres au Caire et à Alger ont pris une autre tournure au soir de l'élimination de l'égypte. Une véritable hystérie a saisi la classe politique et l'intelligentsia égyptiennes, avec des pics dans l'invective et l'injure, préfigurant une vraie guerre entre les deux pays.

Des acteurs de renom, des journalistes et des écrivains célèbres, comme Youssef Zaïdane (auteur de Zalazil) ou Youssef Al-Qaïd (La Guerre en terre d'égypte), se sont laissé happer par ce délire des foules. De part et d'autre, c'est à qui utiliserait les références les plus vexantes, les termes les plus injurieux, les égyptiens se montrant à ce jeu les plus extrémistes. Seuls de rares intellectuels ont résisté à cette vague de haine impétueuse, et ont préféré rester à l'écart du tumulte, ou appeler à la retenue et à la pudeur, par souci de préserver l'avenir, comme l'a fait Gamal Al-Ghitani.

L'écrivain est même allé plus loin en demandant que soit jugé un ancien joueur de football qui «a insulté le peuple algérien et la révolution algérienne, qui est l'une des plus grandes révolutions du siècle». De même qu'il s'est opposé à l'initiative de certains agités, comme Youssef Zaydane, d'exclure l'Algérie du Salon international du livre du Caire, qui devait se dérouler en mai de l'année suivante. «Le simple fait de penser à boycotter l'Algérie et à ne pas l'inviter au Salon du Caire est un très grand crime», écrivait-il.

A. H.

CINÉMA

Le comédien Hadj Smaïl honoré à Alger

Le grand comédien algérien Hadj Smaïl a été honoré dimanche à Alger par l'Association artistique et culturelle «3e Millénaire» pour l'ensemble de sa carrière tant sur les planches du théâtre que derrière les écrans du cinéma et de la télévision.

Introduit par l'Orchestre châabi El Behdja qui a fait son entrée avec *Touchia sika*, une pièce du patrimoine andalou, Mourad Zirouni, brillant dans son rôle d'animateur, a annoncé la projection d'un film d'une quinzaine de minutes retraçant le parcours de Hadj Smaïl. Dans une ambiance conviviale, Hadj Smaïl, annoncé par la troupe Aïssaoua «El Bey» de Constantine, a fait son entrée dans la grande salle Mustapha-Kateb du Théâtre national Mahieddine-Bachetarzi, parcourant le long de la salle sous les applaudissements et les youyous du public.

Trois chanteurs ont animé la cérémonie, Réda Doumaz, Abdelaziz Benzina et Abdelkader Chaou, gratifiant l'assistance d'un florilège de chansons qui ont donné lieu à des atmosphères festives, au grand plaisir des spectateurs.

Réda Doumaz exerçant son talent de «cheikh» a intéressé le public présent, par son élan de chercheur de nouvelles sonorités, équipé de son «mandouche» (mandole-manouche) en duo avec Farid Kherzoul à la «tehfa» (instrument à 12 cordes et au réglage non conventionnel).

Abdelaziz Benzina et Chaou Abdelkader, longtemps ovationnés, se sont succédé ensuite, donnant de l'entrain à l'assistance qui s'est délectée dans deux prestations de genres différents.

Auteur d'une belle carrière, jalonnée de succès et de réussites, Hadj Smaïl a été distribué dans de nombreux projets au théâtre, au cinéma et à la télévision. Né le 29 octobre 1932 à Constantine, Hadj Smaïl Mohamed Seghir, de son vrai nom, a connu ses premières expériences dans le théâtre en 1948 avec l'Association culturelle et artistique «Les mille et une nuits» de Constantine, avant de rejoindre l'Association des «Amis du Vieux-Rocher» dirigée alors par l'homme de théâtre Toufik Khaznadar.

Militant de première heure de la cause nationale, il est arrêté et emprisonné avant d'être libéré en 1958 et partir à Paris où il poursuivra un cycle de formation de comédien et sera encadré par de grands metteurs en scène français qui le distribueront dans plusieurs de leurs projets artistiques.

Reconnu par ses maîtres en 1959, il regagne le TNA en 1963 où il jouera dans plusieurs pièces algériennes et universelles à l'instar de *Hassan Et-Terro* de Rouiched, *Les enfants de La Casbah* de Abderrahmane Raïs, *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht ou encore *Slimane Ellouk* adaptée par Mahieddine Bachtarzi du *Malade imaginaire* de Molière.

En 1969, il est distribué dans *Rouge l'Aube*, pièce de théâtre d'Assia Djebar présentée au Festival Panafricain, avant de poursuivre sa carrière à la radio en 1974, ainsi qu'au cinéma et à la télévision avec notamment *Patrouille à l'Est* de Ammar Laskri et d'être nommé, ensuite, directeur du Théâtre régional de Constantine de 1979 à 1994.

Après la remise de la médaille de mérite, du burnous traditionnel et de la distinction honorifique à l'artiste par les organisateurs et quelques figures du théâtre et du cinéma algériens, Chaou Abdelkader est remonté sur scène pour clore la cérémonie.

Rendant hommage depuis sa création en 2003, à 81 artistes, l'Association artistique et culturelle 3e Millénaire, en collaboration avec l'Office national des droits d'auteurs et droits voisins (Onda) et le Théâtre national algérien (TNA), se fixe pour objectif d'honorer les artistes de leur vivant, mettant en valeur leurs parcours artistiques pour le transmettre aux jeunes générations.